

Nicolas Tertulian,
université Paris X, Nanterre
Lukács et le Stalinisme.

Rares sont aujourd'hui ceux qui, en évoquant la lutte des intellectuels contre les régimes totalitaires de l'Est, font référence à d'autres formes d'opposition que celle des dissidents. Le mérite de ces hommes courageux qui de Andrei Sakharov à Vaclav Havel et de Leszek Kolakowski à Alexandre Soljenitsyne, ont acquis une légitime audience, ne doit pourtant pas faire oublier, par un réflexe anticommuniste compréhensible mais néanmoins simplificateur, le fait que la contestation a commencé à l'intérieur même du système et que des intellectuels marxistes comme Bertolt Brecht, Ernst Bloch ou Georg Lukács ont dénoncé avec vigueur les pratiques staliniennes et le « socialisme de caserne ». Le contenu et la finalité de leurs critiques étaient évidemment différents de ceux des dissidents : ils souhaitaient la réforme radicale de ces sociétés, leur reconstruction sur des bases authentiquement socialistes, et non la restauration du capitalisme.

En 1958, Ernst Bloch confiait avec amertume à son ami Joachim Schumacher que lui-même et ses disciples avaient fait en RDA l'objet d'une répression brutale. Dans sa lettre, expédiée par prudence d'Autriche, il expliquait à son correspondant que sa critique contre la « *Satrapen-Mißwirtschaft* » (désastreuse économie de satrapes) avait été

un temps tolérée, et bon gré mal gré acceptée, mais que dès l'apparition du mouvement contestataire hongrois – le cercle Petőfi commence à se réunir en 1956 – la situation avait complètement changé. Vexations et interdictions se succédaient. Interdiction d'enseigner, interdiction de publier le troisième volume du livre *Principe Espérance*. Bloch présentait la situation dans une formule lapidaire : « *Man brauchte einen deutschen Lukács...* »¹

On avait donc besoin d'un Lukács allemand dans la RDA de Walter Ulbricht, qui justement tremblait à l'idée que l'esprit du cercle Petőfi, dont le philosophe avait été l'un des animateurs, pût s'y propager. Et dans la bonne tradition stalinienne il avait monté un retentissant procès, destiné à prévenir toute velléité de mettre en question les méthodes du pouvoir en place. Les principaux inculpés de ce procès avaient été Wolfgang Harich et Walter Janka. Grâce aux ouvrages publiés² ces dernières années par Walter Janka, ancien communiste, ancien combattant de la guerre civile espagnole et, au moment de son arrestation, en 1956, directeur de la grande maison d'édition de Berlin, *Aufbau-Verlag*, nous pouvons nous faire une idée plus claire des répercussions que le rôle joué par Lukács dans le soulèvement hongrois a eu sur l'establishment est-allemand.

Durant les événements de Hongrie, alors que la confusion régnait, Johannes Becher, ministre de la culture, avait demandé sur le conseil d'Anna Seghers à Walter Janka de se rendre à Budapest pour ramener Lukács en RDA. Ami du philosophe, le ministre-poète craignait pour sa vie.

¹ *On aurait besoin d'un Lukács allemand*. Ernst Bloch, *Briefe, 1903-1975*, hrsg. von Karola Bloch, 1985, Suhrkamp Verlag, Band II, pp. 614-615.

² Walter Janka, *Schwierigkeiten mit Wahrheit*, 1989, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt ; *Der Prozeß gegen Walter Janka und andere*, eine Dokumentation, 1990, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt ; Walter Janka, *Spuren eines Lebens*, 1991, Berlin, Rowohlt.

L'opération, digne d'un film policier, avait été stoppée par Walter Ulbricht, qui n'entendait pas s'immiscer dans les affaires des « camarades soviétiques ». Lors du procès, Janka, auquel n'appartenait pourtant pas l'initiative du projet, se voit reprocher l'intention d'amener un « agent caché de l'impérialisme... déguisé en communiste ». Dans le scénario construit par la justice est-allemande, sur l'ordre de Walter Ulbricht, le philosophe apparaissait comme l'inspirateur idéologique d'un complot perpétré par les accusés pour renverser le régime. Le procureur général, Melsheimer, (magistrat en fonction déjà sous le régime nazi), s'était livré à un véritable réquisitoire contre Lukács, dont les interventions dans les débats du cercle Petöfi, ainsi que les déclarations, faites avant et durant les événements de 1956, servaient de pièces à conviction.³ Une interview donnée par Lukács le 31 octobre 1956 à un journaliste polonais, Woroszilsky, et largement reprise par les médias occidentaux, scandalisait tout

³ Nous citons d'après Walter Janka la conclusion du réquisitoire prononcé par le procureur, en fait un texte préparé d'avance, d'une quinzaine de pages, dirigé contre Lukács, qu'il considérait comme « *le père spirituel de la contre-révolution hongroise* » : « *Und diesen Verräter Lukacs, der schon immer ein verkappter Agent des Imperialismus in den Reihen der internationalen Arbeiterbewegung war, wollte der hier auf der Anklagebank sitzende Verräter und Feind des Ersten Deutschen Arbeiter- und Bauernstaates namens Janka, der sich wie Lukacs als Kommunist tarnte nach Berlin haben und zum geistigen Inspirator der Konterrevolution in den DDR machen.* » (« *Et Lukács, ce traître qui fut toujours, sous le masque, un agent de l'impérialisme dans les rangs du mouvement ouvrier international, ce traître et ennemi du premier État allemand des ouvriers et des paysans, assis ici au banc des accusés, le nommé Janka – qui comme Lukács se camouflait en communiste – voulait le faire venir à Berlin et faire de lui l'inspirateur spirituel de la contre-révolution en RDA.* ») (*Schwierigkeiten mit der Wahrheit*, pp. 36-37 ; *Spuren eines Leben*, p. 270.) Anna Seghers, qui avait eu l'idée de faire sortir son ami Lukács de Hongrie et déterminé Becher et Janka à mettre le projet en application, se trouvait dans la salle au moment du réquisitoire parmi le public ; elle aurait écouté, les yeux baissés, sans soulever la moindre protestation.

particulièrement le procureur général.⁴ Si des élections libres avaient lieu en Hongrie, affirmait Lukács, le parti communiste au pouvoir recueillerait entre 5 à 10% des suffrages ; c'était, selon lui, le résultat de la politique menée depuis des années par le régime de Rákosi.⁵

Nous n'avons pas l'intention de nous arrêter plus longuement sur l'histoire rocambolesque et tragique du procès Harich-Janka, qui s'est terminé avec de lourdes peines de prisons. Les outrances du procureur, qui à un moment donné avait même accusé Lukács d'avoir appelé les troupes de l'OTAN contre l'armée soviétique⁶ étaient une pratique courante de la justice de type stalinien. Une routine aussi, les déclarations faites lors d'une conférence de presse en février 1957, par Johannes Becher. Tout en rendant hommage à « l'historien de la littérature » Lukács, le ministre lui reprochait maintenant d'avoir mené une action « dissolvante » dans le cercle Petőfi et apporté ainsi son soutien à la contre-révolution. Interrogé sur le sort du philosophe, Johannes Becher assurait les journalistes que celui-ci se trouvait chez lui, à Budapest, et que, retiré de la vie publique, se consacrait au projet d'écrire une *Éthique*.⁷ Au moment où avait lieu la conférence de presse, Imre Nagy avec son équipe, dont Lukács, se trouvait en déportation en Roumanie. Peu de temps après, en Hongrie comme en RDA,

⁴ Walter Janka, op. cit. p. 90.

⁵ La déclaration de Lukács est citée par Tibor Meray dans son livre Budapest (23 octobre 1956), Robert Laffont, 1961 p. 280 : « *Le communisme est totalement compromis en Hongrie. Se grouperont certainement autour du Parti des cercles intellectuels progressistes, des écrivains, quelques jeunes. La classe ouvrière suivra plutôt les sociaux-démocrates. Aux élections libres, les communistes obtiendraient cinq, au maximum dix pour cent des voix. Ils ne feront probablement pas partie du gouvernement, et passeront à l'opposition... Mais le Parti existera, sauvera son idée, deviendra un centre intellectuel, et d'ici quelques années, qui sait ?* »

⁶ Walter Janka, *Spuren eines Leben*, p. 368.

⁷ Ibidem, p. 271.

comme dans tous les pays dits socialistes, la campagne de presse contre le « révisionniste » Lukács allait faire rage.

Cet épisode des années 1956-1957, brièvement évoqué, montre bien à quoi s'exposait un philosophe marxiste qui voulait mettre en accord ses principes et son action ; il peut servir d'introduction à notre discussion.

Il serait hasardeux d'affirmer que l'effondrement du monde communiste aurait surpris Lukács. L'auteur de *l'Ontologie de l'être social* considérait que les régimes de l'Europe de l'Est, figés dans leur triomphalisme et affectés d'une indigence structurelle, étaient condamnés à terme, et qu'il fallait procéder d'urgence à leur réforme en profondeur pour sauver le choix d'un avenir socialiste. C'est le sens même du combat livré pendant les quinze dernières années de sa vie par le philosophe resté fidèle à l'engagement pris dans sa jeunesse. Pour cela, il fallait frapper le mal à l'origine, en d'autres termes s'attaquer au dévoiement d'un idéal de liberté, d'émancipation et de justice par des régimes qui prétendaient le servir. Nourrissant la conviction en un sens prémonitoire que cette perversion du marxisme qu'est le stalinisme représente un danger mortel pour la cause du socialisme, le philosophe s'est passionnément attaché à dénoncer l'abîme qui séparait la théorie et la pratique de Staline, de l'esprit marxien.

L'importance du combat mené par Georges Lukács pendant la dernière période de sa vie a été jusqu'à présent largement mésestimée. Et aujourd'hui, après la chute des régimes vermoulus qui n'avaient en commun avec le socialisme que le nom, un fidèle de Marx ne risque pas d'être considéré comme un modèle de clairvoyance. Il faut suivre dans ses écrits les traces de ce combat pour pouvoir en juger.

Entre 1956 et 1971, année de sa mort, il est revenu autant dans les textes ponctuels ou spécialement consacrés au problème de

la démocratie que dans ses grands ouvrages théoriques, sur le phénomène stalinien, qui infestait, selon lui, jusqu'aux racines le mouvement communiste. On retrouve cette préoccupation depuis ses interventions aux débats du cercle Petőfi, en passant par le *post-scriptum* à *Mon chemin vers Marx*, publié en 1957 dans la revue *Nuovi Argomenti*, par la *Lettre à Alberto Carocci*, publiée en 1962, dans la même revue, par *Socialisme et démocratie*, petit ouvrage rédigé en 1968, jusqu'aux grands oeuvres comme *l'Esthétique* et *l'Ontologie de l'être social*, où le problème est débattu au niveau d'une conception d'ensemble de la vie sociale. Cela montre à quel point l'enjeu du débat était à ses yeux important. Ni Ernst Bloch, ni Henri Lefebvre, ni Louis Althusser, parmi les philosophes marxistes contemporains, inévitablement hantés par le fantôme du stalinisme, n'ont développé une réflexion aussi approfondie sur la nature du phénomène.

Deux raisons avaient déterminé Lukács à consacrer tant d'énergie à ce problème. La première, d'un ordre plus général, était liée au destin du mouvement communiste mondial ; la seconde, plus personnelle, était intimement liée à sa propre histoire.

Sur le plan général, Lukács était persuadé que loin d'être un phénomène historique passager, circonscrit à la vie de celui qui lui avait donné son nom, le phénomène du stalinisme, devenu une *forma mentis*, allait ravager encore longtemps le mouvement communiste international. En cherchant les motivations théoriques de certaines actions politiques ponctuelles de Staline, il arrive à distinguer une cohérence dans son activité, située à l'opposé de l'esprit authentiquement dialectique. Autrement dit, il remonte jusqu'aux origines philosophiques du stalinisme – si le mot est approprié pour désigner une réflexion aussi primaire – et tente de démontrer qu'au-delà d'une pratique politique celui-ci est un ensemble de

vues théoriques et une méthode de pensée, qui a dénaturé pendant des décennies le sens originel du communisme.

Sur un plan plus personnel, Lukács, lié depuis plus d'un demi-siècle au mouvement communiste, avait été dans une certaine mesure un acteur de la période stalinienne, et en tout cas un témoin de choix. Les révélations de Khrouchtchev ne pouvaient pas ne pas l'atteindre. Se posait d'abord la question : quels rapports existaient entre ses écrits rédigés durant la période stalinienne (la plupart publiés à Moscou dans les années trente et au début des années quarante) et le climat idéologique régnant alors en Union Soviétique ? Se posait ensuite la question : comment avait-il traversé cette terrible époque ? La formidable machine de perversion stalinienne ne laissait pas moralement indemnes ceux qui n'y perdaient pas la vie. Critiques et accusations ne manquèrent pas d'être formulées à son encontre. Il devait s'expliquer. Et en fait, ses analyses du stalinisme impliquent aussi des réponses aux questions plus personnelles qu'on lui posait. Mais il consacre aussi un texte spécial à l'histoire de ses rapports avec Staline et le stalinisme, où il donne son point de vue sur cet aspect important de sa biographie politique et intellectuelle.⁸

Lukács est l'exemple type de l'intellectuel communiste au parcours compliqué, pris souvent entre deux feux. D'une part il était vilipendé comme « révisionniste » accusé d'avoir inventé le concept de stalinisme, « une fiction non-scientifique » et d'utiliser « le combat contre le stalinisme » pour procéder à une révision du léninisme et, dans les circonstances de 1956, pour « rassembler et déclencher

⁸ Georg Lukács, « *Sozialismus als Phase radikaler, kritischer Reformen* », Enzyklopädisches Stichwort ; postface, daté le 20 novembre 1969, au recueil *Marxismus und Stalinismus, Politische Aufsätze, Ausgewählte Schriften*, IV Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1970, pp. 235-240.

l'attaque des forces contre-révolutionnaires » ;⁹ d'autre part, on lui reprochait d'être un docile interprète des injonctions staliniennes, les intériorisant même au point de les sublimer dans son discours critique et philosophique (c'est le sens, par exemple, de l'article consacré en 1966 par Isaac Deutscher aux études de Lukács sur Thomas Mann). Même des gens qui avaient de l'admiration et du respect pour son oeuvre, considéraient que durant son séjour en Union Soviétique, il se serait plié aux exigences officielles.

Il n'est pas sans intérêt, nous semble-t-il, de s'arrêter d'abord sur les réactions de l'intéressé lui-même devant ces reproches.

En avril 1961, l'éditeur, Frank Benseler, lui envoie la préface, préparée par Peter Ludz pour un recueil de textes de son oeuvre. Sociologue et politologue allemand, auteur de deux autres anthologies de textes de Lukács, Ludz affirmait dans sa préface que le philosophe avait pendant son exil en Union Soviétique sacrifié temporairement à la « *dégradation de la pensée théorique marxienne par Staline* ». Lukács rejette vivement cette assertion comme « *fausse* ». Et, fait assez significatif, il refuse la périodisation de son activité proposée par Ludz, qui distinguait une quatrième et une cinquième période en établissant un clivage, voire une opposition entre la période 1930-1955 et la suivante. Il n'y a aucune raison, expliquait-il à Frank Benseler, de faire « *une distinction de principe* » entre les écrits de ces deux périodes, qui participent du même esprit. La seule différence était, selon lui, qu'après le 20^{ème} Congrès du PCUS (1956), il avait pu exprimer ouvertement des idées qu'auparavant il était obligé de transcrire dans un langage cryptique : « *Zwischen der vierten*

⁹ Cf. Andras Gedö, *Zu einigen theoretischen Problemen des ideologischen Klassenkampfes der Gegenwart*, dans le volume *Georg Lukács und der Revisionismus*, Berlin, Aufbau Verlag 1960, pp. 32-36. ; Hans Koch, *Theorie und Politik bei Georg Lukács* dans le même volume, p. 135.

und der fünften Periode ist also kein prinzipieller Unterschied, bloß der, daß nach dem 20. Kongreß man Dinge offen aussprechen konnte, über die man früher nur in versteckten Anspielungen, in geschickten Gruppierungen reden konnte ». (« Entre la quatrième et la cinquième période, il n'y a donc aucune différence de principe, si ce n'est qu'après le 20^{ème} Congrès, on pouvait exprimer ouvertement des choses dont on ne pouvait parler auparavant qu'en faisant de allusions voilées et en les groupant habilement »). ¹⁰

À l'encontre de ses nombreux critiques et adversaires, Lukács considérait que ses écrits appartenant à la période incriminée avaient un caractère fondamentalement anti-stalinien. Dans *Questions de méthode*, ouvrage rédigé en 1957, année bien mouvementée pour Lukács, (il venait de passer six mois en déportation) Sartre affirmait comme une évidence que le philosophe avait derrière lui « vingt années de pratique » d'un marxisme figé, de type stalinien, et ajoutait ironiquement que de ce fait il était bien placé pour parler de la pseudo-philosophie stalinienne comme d'un « idéalisme volontariste ». ¹¹ Un an plus tard, Adorno réitérait les mêmes critiques dans *Une réconciliation extorquée (Erpreßte Versöhnung)*, accusant Lukács d'avoir abaissé « sa puissance de pensée, manifestement inaltérée, au niveau lamentable de la "pensée" soviétique, qui a dégradé la philosophie... en un simple instrument de domination. » ¹². Mais il y a eu aussi des interventions, plus rares il est vrai, en sa faveur. Dans une lettre à Benseler, du 7 décembre 1963, Lukács évoquait en ce sens l'étude de Leo Kofler, publiée à Cologne en 1952, en pleine guerre froide, *Der Fall Lukács : Georg Lukács und der*

¹⁰ Georg Lukács, lettre inédite du 27 avril 1961, à Frank Benseler ; consultée par nous aux Archives-Lukács de Budapest.

¹¹ Jean-Paul Sartre, *Questions de méthode*, 1960, idée, Gallimard, p. 41.

¹² Th. W. Adorno, *Notes sur la littérature*, 1984, Flammarion, pp. 171-172.

Stalinismus. C'était la première tentative de le présenter dans un rapport antinomique avec le pouvoir stalinien. L'auteur de l'étude avait saisi, selon lui, l'essentiel du problème et se trouvait beaucoup plus près de la réalité.

Dans la même lettre, Lukács faisait état des articles et des études, publiés pendant sa période moscovite, qui allaient à l'encontre de la ligne officielle. Il rappelait, par exemple, son étude intitulée *Tribun du peuple ou bureaucrate ? (Volkstribun oder Bureaukrat ?)*, parue en 1940, et que Leo Kofler avait lui aussi remarquée, comme étant en substance « *une attaque frontale, bien entendu en langage cryptique, contre la bureaucratie stalinienne dans le domaine de la culture* ». ¹³

À l'intention de ceux qui l'accusaient d'avoir « *épousé toutes les sinuosités de la ligne stalinienne* » – la formule appartient à un exégète récent, Alain Brossat, ¹⁴, mais ce genre de critique est très répandu depuis longtemps – Lukács invoquait des textes écrits dans des moments particulièrement sensibles, comme par exemple *Aktualität und Flucht*, paru en 1941, à l'époque de la « *fraternisation* » germano-soviétique, ou *Über*

¹³ Georg Lukács, Lettre du 7 décembre 1963 à Frank Benseler ; lettre inédite, consultée par nous aux Archives-Lukács.

¹⁴ Alain Brossat, *Brecht et Lukács, staliniens en situation*, L'Homme et la société, 1988, p. 100. L'auteur de l'article construit parfois des scénarios fantaisistes pour justifier sa thèse sur la caution apportée par Lukács au stalinisme. Il affirme par exemple que Lukács aurait été arrêté par le NKVD « *à l'époque de l'idylle entre Staline et Hitler* » à cause de son attitude en faveur du Front populaire antifasciste. Brossat se trompe de date ; Lukács a été arrêté à Moscou par la police secrète de Staline le 29 juin 1941, une semaine après l'invasion de l'Union Soviétique par les troupes allemandes. Il a été accusé d'être un agent de la police politique horthyste, et en même temps un « trotskyste ». L'officier du NKVD chargé de l'enquête, pour lequel « gauchisme » et « trotskysme » étaient synonymes, pensait que la critique adressée par Lénine en 1920 à Lukács était la preuve de son « trotskysme » précoce... En effet, Lénine lui avait reproché son attitude « gauchiste » concernant la question de la participation des communistes aux parlements. Cf. Georg Lukács, *Pensée vécue. Mémoires parlées*, 1986, L'Arche, p. 137.

Preußentum, datant de 1943, qui n'avait pu trouver place dans aucune publication soviétique, et pour cause. Il dénonçait dans le premier de ces textes, les critiques littéraires nazis qui exigeaient une euphorique « *littérature de guerre* » ; son « *combat antifasciste* », faisait-il remarquer à Benseler, s'était poursuivi même à l'époque du « pacte ». Le deuxième texte, où dans une remarquable analyse, il faisait la distinction entre l'esprit vieux-prussien et la barbarie nazie, allait de toute évidence à l'encontre des slogans de la propagande soviétique que l'atrocité de la guerre rendait encore plus simplificateurs. Rédigés parfois dans un langage cryptique, ces textes n'impliquaient pas moins une « *différence* » par rapport à la ligne officielle.

Admirateur du réalisme, critique de l'avant-garde et défenseur du réalisme socialiste, Lukács ne pouvait échapper à l'accusation de conformisme esthétique. Non seulement, lui a-t-on souvent reproché, il avait fait siennes les orientations fondamentales de la critique soviétique de l'époque, mais il avait tenté de leur donner leurs lettres de noblesse par ses analyses et son argumentation, qui se situaient à un niveau sensiblement différent de celui des scribes staliniens.

Lukács réfutait cette accusation comme basée sur un regrettable malentendu. Une distance incommensurable séparait à ses yeux la « *politisation* » forcée de la littérature, pratiquée par la critique soviétique et sa propre esthétique du réalisme. Dans la lettre susmentionnée à Frank Benseler, celle du 27 avril 1961, il fait référence à Jürgen Rühle comme exemple de discernement en la matière. Dans son livre *Literatur und Revolution*, publié au début des années soixante, celui-ci avait remarqué en effet que les ressemblances entre la position de Lukács et celle des tenants du réalisme socialiste étaient « *périphériques* » et qu'en réalité, son esthétique se situait à l'antipode de la ligne officielle. Pour soutenir cette

thèse, le philosophe ne manquait pas d'arguments ; il rappelait que son deuxième livre traduit en russe, *Sur l'histoire du réalisme*, et publié à Moscou en 1939, avait soulevé une tempête dans la presse soviétique : pas moins de quarante articles hostiles. Il ajoutait que dix ans plus tard, les idéologues de Rákosi devaient utiliser contre lui, lors d'une première « affaire Lukács », montée à peu près en même temps que le procès Rajk, le même type d'arguments que les critiques soviétiques dans les années 1939-1940.

Jugées en perspective historique, les thèses exposées par le philosophe dans ses écrits des années trente, sur la « *victoire du réalisme* » apparaissent comme une défense subreptice de l'autonomie de la littérature et de l'imagination créatrice contre toute injonction idéologique, y compris celle discursive des écrivains eux-mêmes. L'auteur de l'essai *Tribun du peuple ou bureaucrate ?* professait l'idée que chaque oeuvre littéraire se développe à partir d'un noyau, d'un foyer irradiant à caractère nécessairement utopique, les préjugés idéologiques et les attaches empiriques des écrivains subissant dans l'acte de la création une transformation radicale ; c'était un défi adressé aux bureaucrates de la littérature, qui s'acharnaient à faire de l'art un instrument de propagande et à lui prescrire des règles.¹⁵

Des auteurs comme Leszek Kolakowski ou, plus récemment, David Pike et Arpad Kadarkay, ont mené leur guerre froide contre le « *stalinisme* » de Lukács sans prendre en considération ce qui distingue son argumentation de la ligne

¹⁵ L'écrivain anglais John Berger s'est montré particulièrement sensible aux analyses lukácsiennes consacrées aux « *différents niveaux de la spontanéité* » et tout particulièrement au « *point d'Archimède* » des grandes œuvres (c'est ainsi que Lukács appelait le foyer irradiant à caractère utopique) et à l'opposition tranchante entre naturalisme et réalisme. Cf. la lettre du 6 avril 1965 de Berger à Lukács, aux Archives-Lukács.

soviétique officielle, s'attachant à en rechercher uniquement les ressemblances. Aucun d'eux ne semble pas avoir lu les écrits sur le réalisme des années trente à la lumière des analyses proposées par le philosophe dans sa grande *Esthétique* (1963) ; malgré la continuité entre les deux périodes (qui d'ailleurs frappe de nullité toute spéculation conjoncturelle), une telle lecture n'aurait pas manqué de rendre plus difficile la réduction de l'esthétique lukácsienne aux schémas de type stalinien.

Harold Rosenberg se rappelle dans un article par ailleurs fort critique à l'adresse de Lukács, (publié à la parution en anglais du livre *La signification présente du réalisme critique*), la forte impression qu'avait produit sur lui, dans les années trente, la lecture de certains essais du philosophe, en particulier « *La physionomie intellectuelle dans la figuration artistique* », publié en 1936 par la revue *Internationale Literatur*. À l'époque, Harold Rosenberg avait été frappé par les considérations sur « *le difficile problème des rapports de l'intellect et de l'intuition* » dans la création des personnages littéraires. Lukács soulignait dans son essai l'importance de la « *physionomie intellectuelle* » grâce à laquelle l'écrivain peut concrétiser et amplifier le vécu et les mouvements purement intuitifs des personnages. Il s'y opposait vigoureusement à une littérature attachée à la surface du réel et au vécu naturaliste. L'exigence d'« *intellectualisation* » et la défense de l'idée suivant laquelle les situations littéraires sont, par leur nature, exceptionnelles, étaient une condamnation implicite des illustrations idéologiques et des platitudes naturalistes qui sévissaient dans les lettres soviétiques. Mais son essai visait aussi explicitement des auteurs comme Nicolai Pogodin, F. Panferov, et même Alexandre Fadéev et Ilya Ehrenbourg, qui n'arrivaient pas à faire fusionner la richesse intuitive des personnages et la réflexion dans un ensemble esthétique.

Rosenberg avait donc de bonnes raisons d'apprécier cet essai: « ... *J'admire de longue date la théorie de la "physionomie intellectuelle" ainsi que son auteur, admiration confirmée par la résistance de Lukács au "réalisme socialiste" de la période stalinienne, et par son emprisonnement à l'âge de soixante-dix ans par les Russes, lors du soulèvement hongrois* ». ¹⁶

Les témoignages de ce genre, attestant l'attitude structurellement anti-stalinienne de Lukács dans les années trente, sont rares. Pour Leszek Kolakowski, David Pike, Arpad Kadarkay, c'est entendu : non seulement il avait soutenu durant son exil en Union Soviétique la ligne politique de Staline, mais il avait intégré dans ses écrits l'esprit funeste du dictateur. Aucun de ces auteurs ne perçoit le caractère anti-conformiste des essais sur le réalisme, et tous opposent une fin de non recevoir à l'idée qu'il existerait une continuité entre l'esprit de ses écrits moscovites et la condamnation du stalinisme qu'il exprime ouvertement à partir de 1956. Et pourtant, les éclaircissements apportés par le philosophe sur la nature du phénomène stalinien permettent de regarder sous un nouveau jour son activité durant les années passées à Moscou.

Dans un de ses derniers textes consacrés au stalinisme, Lukács écrit : « *Ich glaube ruhig sagen zu können, daß ich objektiv ein Gegner der Stalinschen Methoden war, schon als ich selber noch glaubte, Stalin anzuhängen.* » (« *Je crois pouvoir dire en toute tranquillité que j'étais un adversaire des méthodes staliniennes, alors que je croyais encore moi-même être pour Staline.* ») ¹⁷. Il était donc un adversaire de Staline même à l'époque où il se croyait encore son partisan. Cette affirmation, qui peut sembler paradoxale, mérite d'être confrontée à la réalité.

¹⁶ Harold Rosenberg, *Georg Lukács et la troisième dimension*, Les Temps Modernes, novembre, 1964, p. 918.

¹⁷ Georg Lukács, *Marxismus und Stalinismus*, op. cit. p. 239-240.

Lukács n'a jamais fait mystère du fait qu'après la mort de Lénine, il s'était rangé aux côtés de Staline dans la controverse sur la possibilité de construire le socialisme dans un seul pays, i.e. en Union Soviétique. Contrairement à la thèse soutenue aujourd'hui par différents historiens selon lesquels la Révolution d'Octobre aurait été un putsch organisé par une minorité, Lukács nourrissait la conviction que c'étaient les masses populaires qui avaient porté les bolcheviks au pouvoir en 1917. Leur victoire s'expliquerait par des raisons historiques ; ils voulaient mettre fin à la guerre et donner la terre aux paysans, deux revendications des masses les plus larges, et qui ne pouvaient plus attendre. Sous la pression des réalités, Lénine s'était donc éloigné de Marx, qui prévoyait la possibilité d'édifier le socialisme seulement à partir d'une économie capitaliste développée, pour en entamer la construction dans la seule Union Soviétique. C'est en se fondant sur cette idée de Lénine, que Lukács avait rallié, à tort ou à raison, dans les années vingt les arguments de Staline, contre l'opinion de Trotsky et de ses partisans. Dans son texte *Socialisme et démocratie*, (écrit en un moment où l'Europe était secouée par des événements graves, été-automne 1968), Lukács, tout en approuvant le projet de la construction du socialisme en un seul pays, souligne les sévères limites historiques de l'action de Staline. Analysant la période qui, après la mort de Lénine, avait consacré la victoire d'un personnage aussi despotique et rusé sur ses adversaires, il considère néanmoins que tous, bourreaux et futures victimes, commettaient la même erreur. Obnubilés par les questions économiques (« l'accumulation primitive socialiste » afin d'assurer une base économique à la future société), ils négligeaient les grands problèmes politiques, et au premier

chef la démocratisation du régime, condition sine qua non pour stopper le processus de bureaucratisation.¹⁸

Si Lukács a toujours mis autant de passion à défendre Lénine contre ceux qui faisaient remonter à lui les origines des méthodes employées par Staline, c'est parce qu'il distinguait une opposition irréductible entre les principes qui avait inspiré l'action du premier, et la pratique basée sur des rudiments de principes du second. Aujourd'hui, lorsque la criminalisation de Lénine est devenue monnaie courante, l'entreprise de Lukács, qui jugeait urgent d'établir cette distinction, peut apparaître comme anachronique. Il nous semble, au contraire, que ses analyses et ses arguments méritent qu'on s'y arrête.

Un épisode de sa biographie intellectuelle peut nous aider à mieux comprendre les rapports très particuliers du philosophe avec Staline et l'esprit de sa politique, envisagés à la lumière de sa grande sympathie pour l'action de Lénine, y compris dans le champ de la philosophie.

Au début des années trente, Staline avait organisé à Moscou un débat philosophique qui s'était terminé par le désaveu de l'école de Deborine et de l'interprétation plekhanovienne du marxisme. En utilisant l'orthodoxie léniniste comme portedrapeau, le maître d'œuvre avait établi, par le truchement d'une délibération apparemment libre, son emprise sur la philosophie (il était d'ailleurs intervenu personnellement dans la discussion). Parfaitement conscient du caractère typiquement stalinien de ce débat, Lukács n'en porte pas moins un jugement favorable sur ses résultats ; à plusieurs reprises, il a affirmé que les conclusions tirées à cette occasion ont eu un effet positif sur son activité.

¹⁸ Cf. le chapitre intitulé « *La victoire de Staline sur ses rivaux* » dans *Socialisme et démocratisation*, 1989, Messidor/Éditions sociales, pp. 69-80.

Cette attitude n'a pas manqué de lui attirer des reproches. Même ceux qui se défendent de lui attribuer « la moindre responsabilité dans la légitimation théorique du stalinisme » considèrent qu'il avait apporté en l'occurrence sa caution à l'instauration d'une idéologie d'Etat. Georges Labica écrivait à propos de la canonisation du marxisme-léninisme en Union Soviétique : « *La singulière collusion philosophique entre Staline et Lukács, entre l'homme d'Etat et le philosophe, est révélatrice d'un enjeu majeur de l'instauration du marxisme-léninisme. La catégorie d'universalité subsume celles d'absolu et de totalité.* »¹⁹

Déroutante, en effet, la position de Lukács. Est-ce que sa satisfaction devant certaines orientations imprimées par le dictateur à la philosophie soviétique au début des années trente implique l'approbation du stalinisme en tant que doctrine et pratique politique ? Avec le recul historique, on peut sûrement lui reprocher le fait d'avoir sous-estimé les conséquences sur les activités de l'esprit de cette victoire manipulée. Mais toujours avec le recul historique, on ne peut s'empêcher d'observer que les conclusions du débat allaient dans le sens de sa propre démarche. Le rejet de « l'orthodoxie plekhanovienne », le fait de concevoir le marxisme comme une philosophie radicalement neuve, à vocation universelle, la mise en valeur de l'apport de Lénine semblaient des options communes à « l'homme d'Etat » et au « philosophe », ce qui autorisait ce dernier à se déclarer satisfait ; la réalité va démontrer qu'ils n'avaient pas opté pour la même chose.

Lukács considérait que Plekhanov surestimait l'influence de Feuerbach sur le jeune Marx en train de forger sa propre

¹⁹ Georges Labica, *Le marxisme-léninisme*, 1984, Paris, Éditions Bruno Huisman, pp. 70 et 72.

philosophie.²⁰ Défendre l'interprétation de Lénine contre celle de Plekhanov était pour Staline une façon de manifester son « orthodoxie » ; pour Lukács, c'était une façon de récupérer l'héritage hégélien, de souligner l'importance du grand philosophe (occultée par un excès de « feuerbachisme ») dans la genèse du marxisme (la pointe anti-mécaniste de cette position n'échappe aujourd'hui à personne).

La lecture des écrits philosophiques du jeune Marx (plus tard mis sous le boisseau par les staliniens) avait déterminé à cette époque-là (1930-31) un vrai tournant dans la réflexion de Lukács. Sa nouvelle interprétation de la pensée de Marx lui imposait aussi un examen critique de la conception de Mehring, symétrique à celui de Plekhanov. Dans son autobiographie, *Gelebtes Denken*, il révèle l'inspiration commune de ses deux démarches critiques, toutes les deux bénéficiaires du débat philosophique du début des années trente.

En défendant contre Mehring et Plekhanov l'idée que le marxisme était autre chose qu'une simple interprétation « sociologique » de l'histoire, à laquelle il fallait rattacher une psychologie et une théorie autonome des activités de l'esprit (que le premier cherchait, pour ses écrits de critique littéraire, chez Kant, et le second, chez les positivistes), Lukács mettait en avant un concept de l'universalité philosophique du marxisme, qui va s'avérer par son caractère anti-réductionniste, un ennemi redoutable pour la vulgate stalinienne. Les virtualités de ce concept éminemment philosophique de la pensée de Marx allaient se réaliser

²⁰ Voir la préface écrite en 1967 par Lukács pour la réédition de son livre *Histoire et conscience de classe*, Werke, *Frühschriften* II, *Geschichte und Klassenbewußtsein*, Vorwort, 1968, Neuwied und Berlin, Luchterhand, p. 23 ; cf. aussi *Zur Ontologie des gesellschaftlichen Seins*, 2 Halbband, Werke, Band. 14, p. 566.

pleinement dans les grands ouvrages écrits par Lukács vers la fin de sa vie, *l'Esthétique* et *l'Ontologie de l'être social*, mais les assises de cette approche apparaissent clairement chez lui dès le début des années trente.²¹

Le paradoxe de la situation mérite d'être relevé. Lukács s'est rallié avec conviction aux conclusions de la discussion philosophique patronnée par Staline, car l'idée que la pensée de Marx avait sa cohérence et son autonomie par rapport aux philosophies antérieures lui semblait parfaitement exacte. Le marxisme n'était pas pour lui un mélange de déterminisme économique et d'interprétation « sociologique » des activités de l'esprit. Mais c'est justement sa conception sur l'autonomie philosophique du marxisme qui va l'amener à dénoncer le marxisme institutionnalisé en URSS, et (ironie de la situation !) la rechute aggravée dans les erreurs mécanistes et déterministes de Plekhanov.

Il existe une continuité évidente entre, par exemple, l'étude sur Franz Mehring, rédigée en 1933, (premier grand texte théorique publié après son retour en URSS) et les vues exprimées dans *l'Esthétique* et *l'Ontologie de l'être social*. Etant donné le caractère éminemment anti-stalinien de ces derniers ouvrages, cette continuité devient la meilleure preuve du fait que, selon sa propre expression, Lukács était un adversaire de Staline encore à l'époque où il se croyait son partisan.

Si l'idée que la pensée de Marx s'articule dans un ensemble systématique de catégories, qui couvre les différentes sphères de l'être et qui a la vocation de l'universalité, apparaissait déjà

²¹ Cf. Guido Oldrini, *Le basi teoretiche del Lukács della maturità*, dans le volume *Il marxismo della maturità di Lukács*, a cura di Guido Oldrini, 1983, Napoli, Prismi, pp. 65-90, et du même auteur *Le mythe du jeune Lukács*, dans *Réification et utopie. Ernst Bloch & Georg Lukács un siècle après*. Actes du colloque Goethe Institut, Paris 1985, Actes Sud, 1986, pp. 122 ss.

dans des textes datant de 1933 comme celui cité sur Mehring, (elle représente « *un bouleversement total de la philosophie* », - « *eine vollständige Umwälzung der Philosophie* », écrivait-il)²² mais aussi dans un texte antérieur, de 1931, consacré au débat de Marx et Engels avec Lassalle à propos de la tragédie Franz von Sickingen, le développement qu'elle va connaître plus tard ne fera que creuser l'écart qui séparait depuis le début son interprétation du « matérialisme dialectique » de la scolastique stalinienne.

Après 1956, Lukács est revenu à plusieurs reprises sur l'idée que son activité durant les années passées à Moscou impliquait une résistance objective à l'idéologie officielle, thèse qui est vivement contestée, nous l'avons vu, par nombre de ses critiques, de David Pike et Giuseppe Bedeschi à Leszek Kolakowski et Arpad Kadarkay. Le philosophe aurait-il idéalisé son passé, n'en retenant que ce qui pouvait conforter son image de résistant, et en gommant les actes d'adhésion, voire de complicité ?

Afin de faciliter un débat qui ne peut que raviver les passions idéologiques, nous proposons, on l'aura remarqué, une approche qui prenne en considération la structure de la pensée de Lukács, la morphologie et la syntaxe de ses idées, et qui interroge les aspects de continuité et de discontinuité de son œuvre.

Dans les *Prolégomènes à l'Ontologie de l'être social*, son dernier texte philosophique, rédigé en automne 1970, Lukács s'arrête sur le fameux chapitre IV de *l'Histoire du PC (b) de l'URSS*, où Staline expose « *les traits* » du matérialisme dialectique et du matérialisme historique, et relève l'incompatibilité de ce catéchisme du « *marxisme-léninisme* »

²² Georg Lukács, *Franz Mehring* (1846-1919), Werke, Band 10, 1969, Neuwied und Berlin, Luchterhand, p. 350.

officiel avec l'esprit de la pensée marxienne. L'historicisme fondamental de Marx, ancré ontologiquement dans l'idée de l'historicité de l'être et de ses catégories, s'accommodait mal avec la codification en un système clos de catégories, qu'il s'agissait « d'appliquer », sans discrimination, aux différentes régions de l'être. La source même du dogmatisme stalinien était ainsi dénoncée, et plus généralement une *forma mentis*. La thèse selon laquelle le « *matérialisme historique* » n'était qu'une « *extension* » et une « *application* » des principes universels du « *matérialisme dialectique* » n'avait aucun rapport avec Marx, car l'idée même d'une « *application* » de principes invariants contredisait l'historicité consubstantielle de sa pensée. D'ailleurs Marx lui-même n'avait jamais employé l'expression de « *matérialisme dialectique* », faisait remarquer Lukács, qui voyait là un refus de s'enfermer dans un « *système* » clos de catégories, à la manière de l'ancienne philosophie.²³

En stigmatisant le dogmatisme stalinien, Lukács ouvrait la voie à sa propre démarche philosophique : l'interprétation de la pensée de Marx comme une ontologie. Le rejet du réductionnisme stalinien était fondé sur l'idée qu'une véritable pensée ontologique ne peut faire abstraction de la différenciation et de l'hétérogénéité des régions de l'être ayant chacune ses catégories spécifiques, et qu'il est donc impossible d'enfermer cette richesse catégorielle dans un système de principes immuables.

Dans le corps même de l'Ontologie de l'être social, Lukács soulève une autre question importante à propos des erreurs théoriques de Staline. Il s'agit de la «naturalisation» de l'économie, plus précisément de la tendance à regarder l'activité économique comme un domaine soumis à un

²³ Georg Lukács, *Prolegomena zur Ontologie des gesellschaftlichen Seins*, Werke, Band 13, 1984, pp. 276-277.

déterminisme rigide, gouverné par des lois quasi-naturelles. (Dans la pratique du stalinisme, les activités de la vie spirituelle, où théoriquement la liberté de choix et la souplesse étaient incomparablement plus grandes, seraient traitées comme des simples auxiliaires du pouvoir). L'erreur d'avoir traité l'économie comme une «seconde nature», plus exactement comme un champ de forces purement matérielles, où la conscience ne joue qu'un rôle d'agent exécutif, était également partagée par les marxistes de la Deuxième Internationale et par Plekhanov. De tels rapprochements peuvent surprendre, pourtant Lukács est revenu plus d'une fois sur les points communs existant entre le dogmatisme de Staline et la conception que se faisaient du marxisme des personnalités par ailleurs si différentes de lui, comme Plekhanov ou certains représentants de la social-démocratie d'avant la première guerre mondiale.²⁴

Tout comme les autres activités humaines, l'activité économique est guidée par le finalisme de la conscience ; elle aussi a un caractère « idéal », et non purement physique. En soulignant cette idée, Lukács mettait fortement en relief le caractère téléologique et la dimension par excellence « humaine », et non « naturelle », des actes économiques. Les critiques formulées encore dans un article de 1925, à l'adresse de Boukharine, qui dans son *manuel de Matérialisme historique* identifiait abusivement économie et technique, sont reprises et amplifiées dans la discussion des thèses staliniennes. Lukács soumet à une analyse serrée la tendance de Staline à traiter l'économie comme un pur objet, où il n'y a de place que pour le calcul et la manipulation, et à occulter les valeurs qui sous-tendent la raison économique (irréductible à

²⁴ Voir par exemple : *Zur Ontologie des gesellschaftlichen Seins*, 2 Halbband, *Werke*, Band 14, 1986, p. 322.

la raison technologique) et surtout leur interaction avec d'autres types de valeurs, y compris éthiques.

Le philosophe va s'attacher à démontrer dans ses derniers écrits que la pratique politique du stalinisme n'aurait pas été possible sans un travestissement de la pensée de Marx en un déterminisme plat et figé. La vision monolithique de Staline était peu compatible avec une conception flexible et pluraliste des complexes sociaux, qui rendait justice à leur hétérogénéité et à l'inégalité de leur développement ; il devait nécessairement appauvrir la pensée de Marx et la vider de sa substance.

Un des points forts de sa critique du stalinisme est précisément l'analyse des thèses exposées par Staline dans son dernier écrit théorique, *Les Problèmes économiques du socialisme en URSS*, publié en 1952. Dans *Socialisme et démocratisation*, Lukács montre qu'en déniait à la loi de la valeur une portée universelle, Staline limitait son action à la sphère de la production des marchandises, ce qui donnait une entorse à la pensée de Marx qui considérait que la loi de la valeur restait décisive dans toute société, y compris la société socialiste ; de même, en contestant la légitimité du concept de « *surtravail* » dans le cadre d'une économie fondée sur la socialisation des moyens de production, Staline travestissait grossièrement la pensée de Marx dans le but tactique de valider sa conception purement manipulatrice de la « *supériorité du socialisme* ». L'élimination par un coup de force théorique de la notion de « *surtravail* » menait nécessairement au « *socialisme de caserne* », car la question centrale de la démocratie dans le socialisme est directement liée au contrôle des « *producteurs associés* » sur le « *surtravail* ». En insistant sur l'idée que le stalinisme est, au-delà d'une pratique politique, un ensemble de vues théoriques et une certaine pratique idéologique, Lukács affirmait que cela suffisait pour lui assurer une place

d'honneur dans l'histoire de la dénaturation du marxisme. Il lui arrivait d'exiger qu'on accorde aux erreurs théoriques de Staline la même attention critique accordée dans le passé à celles de Proudhon ou de Lassalle.²⁵

Nous avons vu qu'en explorant les racines théoriques du stalinisme, Lukács lui trouvait des ressemblances avec certaines vues de Plekhanov ou même avec un certain « *économisme* » de la Deuxième Internationale. Or ainsi que nous l'avons également montré, il avait défendu déjà au début des années trente (et par la suite, durant toute sa « *période stalinienne* ») une autre interprétation de Marx que celle de Plekhanov et Mehring. Il avait beaucoup de choses à leur reprocher : une représentation réductionniste des rapports entre l'économie et les autres complexes sociaux, le « *feuerbachisme* », la sous-estimation de l'héritage hégélien, une certaine insensibilité à l'égard des rapports indirects, plus médiatisés, entre l'idéologie et sa base socio-économique, l'oubli de la thèse marxienne sur le développement inégal des différents complexes sociaux. La « *période stalinienne* » de Lukács contient donc *in nuce* les idées directrices de son grand ouvrage de synthèse *l'Ontologie de l'être social*, au nom desquelles il allait poursuivre vers la fin de sa vie, le stalinisme jusque dans ses derniers retranchements.

On pourrait faire les mêmes remarques, *mutatis mutandis*, à propos de ses écrits d'esthétique et de critique littéraire. Il reprochait, par exemple, à Mehring et surtout à Plekhanov, une approche trop rectiligne des rapports entre la base économique et l'idéologie, et par conséquent entre les conceptions philosophiques des écrivains et la structure de leurs œuvres. Tout en témoignant une grande estime au marxiste allemand Mehring pour sa courageuse activité,

²⁵ Ibid. p. 499.

Lukács trouvait que dans l'analyse des oeuvres de Lessing, Hebbel ou Nietzsche, il établissait des corrélations trop directes. Les médiations plus subtiles de l'expression idéologique lui échappaient ; la dialectique interne des œuvres n'était pas suffisamment mise en relief, leur spécificité esthétique ou philosophique, négligée en faveur de l'expression idéologique directe, la complexité des rapports entre position socio-historique et sublimation littéraire ou philosophique, parfois sacrifiée (dans le cas de Hebbel, par exemple).

Par son sens de la spécificité des phénomènes littéraires et son respect des médiations qui séparent tout produit esthétique de la réalité socio-historique, qui lui sert de point de départ, Lukács se situait à l'antipode de la politisation forcée des arts, chère à Staline. Pendant son exil moscovite, il n'a cessé, on le voit, de concocter la subversion des thèses en cours dans les publications soviétiques. Un exemple, pris dans le domaine philosophique, mais qui vaut aussi pour la critique littéraire. En insistant dans le chapitre final de son livre *Le jeune Hegel*, écrit à Moscou entre 1937 et 1938, sur la distinction hégélienne entre « *esprit objectif* » et « *esprit absolu* », il lance inopinément une attaque contre la « *sociologie vulgaire* ». Formes d'expression de l'esprit absolu, selon Hegel, la philosophie et l'art exigent, affirmait-il, une autre approche par rapport à leur conditionnement socio-historique, que la politique ou le droit. Alors que la structure des institutions politiques ou juridiques, forgées pour répondre à des besoins précis de la société, apparaît clairement en rapport avec la réalité socio-historique, tel n'est pas le cas des œuvres d'art ou des grands systèmes de pensée, dont le contenu de vérité révèle de façon infiniment plus subtile leur point d'ancrage, car la perspective des artistes, des philosophes s'élève nécessairement au-delà de l'empirie et du pragmatisme ; ceux-

ci adoptent un point de vue qui se veut universel pour juger leur époque, et font résonner une *vox humana*, qui parle au nom de l'humanité. S'appuyant sur la distinction hégélienne entre esprit objectif et esprit absolu, Lukács dénonçait l'insuffisance d'un point de vue strictement génétique, (celui des intérêts d'une classe ou d'un groupe social déterminé) dans l'explication des œuvres littéraires ou philosophiques, et de leur structure. À l'encontre de ce qu'il appelait « la sociologie vulgaire » (et qu'on peut tranquillement identifier à la critique soviétique officielle), Lukács mettait en relief la spécificité inaliénable des grandes créations de l'esprit, la capacité des artistes et des philosophes de transcender préjugés et opinions personnelles pour s'élever par la perspective de leur conscience créatrice à l'universalité.²⁶

Dans un de ses derniers textes, rédigé en mars 1970, Lukács rappelait que son point de vue sur la « *socialité* » de la littérature s'opposait de front à la conception longtemps dominante dans le mouvement communiste, et tout particulièrement à l'époque stalinienne : « Freilich wenn ich hier vom Gesellschaftlichen als Prinzip spreche, so bedeutet dies keineswegs, wie bei der Mehrzahl meiner sozialistischen Zeitgenossen, ein unmittelbares Politisieren, erst recht nicht den Zwang zu einer Stellungnahme zu politischen Tagesereignissen, sondern im Gegenteil : den Anfang einer Differenzierung des dichterischen Gehalts, je nachdem, ob er die Gestaltung des Bloß partikulären oder über die Partikularität hinausgehenden Menschen (Typus) ins Auge faßt ». (« Assurément, lorsque je parle ici du social en tant que principe, cela ne signifie nullement, comme chez la plupart de mes contemporains socialistes, une politisation directe, point

²⁶ Georg Lukács, *Der junge Hegel*, 3 Auflage, 1967, Werke, Band 8, pp. 626-78. *Le jeune Hegel* trad. fr. par Guy Haarscher et Robert Legros, Gallimard, 1981, vol. 2 pp. 310-317.

du tout la contrainte de prendre position face aux événements politiques du jour, mais, au contraire, le commencement d'une différenciation du contenu poétique selon qu'il envisage de représenter simplement l'homme particulier ou l'homme dépassant la particularité - le type »).²⁷

Dès le début des années trente, alors qu'il se trouvait en exil à Berlin, Lukács prenait position dans les pages de la revue *Die Linkskurve* contre la « littérature prolétarienne » de l'époque, célébrée par les milieux officiels du mouvement communiste allemand. Etaient visés des romans de Willi Bredel, d'Ernst Ottwalt, de Marchwitza (et, en filigrane, les « pièces didactiques » comme *La Mesure* de Bertolt Brecht). Lukács déplorait chez ces écrivains l'absence d'une conscience démocratique plus large et d'une sensibilité pour l'ensemble des problèmes de la société ; le sectarisme et l'étroitesse de leur perspective avaient pour résultat, écrivait-il, un « naturalisme prolétarien », une littérature où le « reportage » (et parfois le « kitsch ») remplaçait la vraie « figuration ». Le sens anti-dogmatique de ces articles n'a pas échappé aux idéologues du marxisme officiel, qui ont condamné fermement ses critiques adressées aux représentants de la nouvelle « littérature prolétarienne » (cf. par exemple les articles de Hans Koch, porte-parole de Walter Ulbricht dans le domaine de la culture, dans le volume *Georg Lukács und der Revisionismus*).²⁸ Au pôle opposé, David Pike, moins perspicace que les idéologues de Walter Ulbricht, considère que, dans ses articles publiés dans *Die Linkskurve*, Lukács entame une « *Selbststalinisierung* » (« auto-stalinisation ») de la littérature.²⁹ Staline retrouvera les siens, mais des critiques

²⁷ Georg Lukács, *Nachwort in Essays über Realismus*, Werke, Band 4, 1971, Luchterhand, p. 677.

²⁸ Op.cit. pp. 92 et 98-100.

²⁹ David Pike, *Lukács und Brecht*, 1986, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, p. 72.

de ce genre n'ont cessé d'être adressées au philosophe. Récemment, dans la biographie qu'il lui consacre, Arpad Kadarkay affirme que Lukács a sacrifié le meilleur de lui-même sur l'autel du totalitarisme stalinien. Selon lui, les vues esthétiques de Lukács auraient subi une « étrange métamorphose » durant son exil moscovite. À preuve, la perte du sens « métaphysique » de l'art, que le jeune Lukács aurait possédé, et la poussée de l'« historisme » qui a suivi sa réconciliation avec la mauvaise réalité du stalinisme. Cette preuve, Arpad Kadarkay la trouve en comparant deux ouvrages : *Entwicklungsgeschichte des modernen Dramas*, publié en 1911 et *Le Roman historique*, rédigé en 1936-1937, et publié en plusieurs livraisons par la revue *Literaturnyi Kritik* (1937). Alors que dans le premier, Lukács mettait en avant, à la suite de Coleridge, le caractère « non-historique » des personnages et la vocation « métaphysique » des pièces shakespeariennes, dans le second, il aurait cédé à une vision purement « historiste », cherchant à ancrer de force l'œuvre du grand élisabéthain dans les conflits de classe de l'époque. La vérité est moins simple. Elle est même tout autre. Lukács a mis, il est parfaitement exact, l'accent dans le second ouvrage cité par Kadarkay, sur l'« historisme » des drames shakespeariens. Même par la suite, il allait s'arrêter plus d'une fois sur la connexion entre l'œuvre de Shakespeare et l'esprit de la Renaissance, la pensée de Machiavel, d'Etienne de la Boétie, le jeune ami de Montaigne, etc. Mais en analysant dans *Le Roman historique*, les œuvres de maturité de Shakespeare, Lukács n'a qu'un but : montrer comment le grand dramaturge arrive à s'affranchir de toute fidélité à l'histoire empirique, et à styliser les conflits réels, historiques, dans le sens des conflits moraux, pour s'élever à une universalité « anthropologique ». (Lukács prenait appui dans sa démonstration sur la remarque d'Otto Ludwig sur le caractère

« anthropologique » par excellence des œuvres dramatiques par rapport à la prose épique). Est-ce de l'« historicisme » que de relever la dialectique des passions humaines chez Shakespeare, d'attirer l'attention sur les conflits éthiques de ses pièces, et de montrer comment la matière historique, épurée de toute contingence, s'élève à l'universalité ? Arpad Kadarkay passe à côté de ce qui forme l'essentiel de l'esthétique lukácsienne : l'enchevêtrement de l'analyse historique et de la perspective esthétique. L'originalité de l'auteur dont il s'occupe est de démontrer comment le *hic et nunc* apparaît transfiguré, sublimé dans des conflits qui font oublier leur point de départ réel pour s'élever à un niveau qui concerne le genre humain tout entier.³⁰

Mais Arpad Kadarkay, qui veut démontrer à tout prix que Lukács aurait pratiqué un *sacrificio dell'intelletto* durant son exil en Union Soviétique, produit un autre argument surprenant. Il affirme que l'auteur de *Histoire et conscience de classe* a complètement occulté durant la période incriminée l'importance des *Manuscrits économiques-philosophiques* de Marx, qu'il avait pourtant lu à l'Institut Marx-Engels de Moscou au début des années trente. Il écrit : « Even more puzzling : if Marx's Manuscripts made a lasting impact on Lukács, why his virtual silence on them... The reason was that the Manuscripts in the thirties, when Stalin condemned

³⁰ Arpad Kadarkay, *Georg Lukács. Life, Thought and Politics*, 1991, Cambridge, Massachusetts & Oxford, Basil Blackwell, p. 313. Pour les analyses lukácsiennes de l'œuvre de Shakespeare il faut se rapporter à *Der historische Roman*, Werke, Band 6, *Probleme des Realismus* III, pp. 184-188, ainsi qu'à *Die Eigenart des Ästhetischen*, vol. I, Werke, Band 11, 1963, Luchterhand p. 727, et vol. II, Werke, Band 12, p. 563. La continuité entre les analyses du *Roman historique* et celles de *l'Esthétique* est évidente. En comparant les œuvres de maturité de Shakespeare avec les productions courantes du théâtre élisabéthain, Lukács montre aussi bien leur enracinement dans les conflits socio-historiques de l'époque que leur « transcendance », leur élévation à l'universalité humaine.

scholars to the helotism of hagiography, had all the appearance of a shade. » (« *Fait plus déconcertant encore : si les Manuscrits de Marx eurent sur Lukács un impact durable pourquoi son silence virtuel à leur sujet ?... La raison était que, dans les années trente, quand Staline condamnait les chercheurs à la situation d'hilotes de l'hagiographie, les Manuscrits avaient toute l'apparence d'une ombre* ») Peu auparavant, il avait affirmé d'une manière plus générale que « Marx the "humanist and philosopher", in full rebellion against alienation, is nowhere to be found as an influence on Lukács, though he had earlier discovered him ». (« *Marx "l'humaniste et le philosophe" n'a laissé nulle trace de son influence dans les écrits de Lukács [à l'époque], bien qu'il l'eût découvert plus tôt.* »). Grand admirateur de *Histoire et conscience de classe*, qu'il compare au *Prince* de Machiavel, le proluxe biographe de Lukács prétend même que « *Lukács ne posa jamais spécifiquement la question de savoir si les Manuscrits de Marx l'amènèrent en particulier à changer ses vues concernant Histoire et conscience de classe, et, dans l'affirmative, de quelle manière.* » (« Lukács never specifically addressed the question of whether, and if so how, Marx's Manuscripts led him, in particular, to change his views on History and Class Consciousness »).³¹ Ces affirmations sont fausses. Loin d'avoir passé sous silence les *Manuscrits* de Marx, et plus généralement d'avoir occulté le Marx « humaniste et philosophe », Lukács a utilisé abondamment les écrits du jeune Marx autant, nous l'avons vu, dans les années trente que plus tard. Dans l'étude susmentionnée sur Mehring, rédigée à Moscou en 1933, Lukács reprochait au marxiste allemand son désintérêt pour les écrits de jeunesse de Marx, et citait explicitement les *Manuscrits économiques-philosophiques de 1844* et *L'Idéologie allemande*. Mehring qui

³¹ Arpad Kadarkay, op. cit. pp. 327-328.

avait édité les écrits de jeunesse de Marx avait laissé de côté « *(die) grundlegenden philosophischen Manuskripte* » (et n'avait pas compris, selon Lukács, l'importance de *la Sainte Famille*).³² On trouve aussi des nombreuses citations tirées des écrits de jeunesse de Marx dans l'ouvrage sur les origines idéologiques du fascisme, ou dans l'essai *Marx und das Problem des ideologischen Verfalls*, publié en 1938 dans *Internationale Literatur*, où figure également une référence directe à la question de l'aliénation (occultée, selon Kadarkay, par conformisme).³³ Faut-il encore rappeler, ce que personne n'ignore, que *Le jeune Hegel*, terminé en 1938 à Moscou, est truffé de références aux Manuscrits économiques-philosophiques, et que la conception même du livre est due à la mutation intervenue dans la pensée de l'auteur après la lecture de ces Manuscrits ? En plus, Arpad Kadarkay veut nous faire croire que Lukács ne s'est jamais expliqué sur les raisons de son changement après la lecture des *Manuscrits*. Il suffit de lire la préface à l'édition de 1967 d'*Histoire et conscience de classe* pour se convaincre du contraire. Lukács y donne les raisons du changement de perspective en soulignant l'importance du *distinguo* marxien entre objectivation et aliénation. C'est justement l'assimilation de cette distinction qui a préparé l'analyse du problème de l'aliénation dans *Le jeune Hegel*. Mais Arpad Kadarakay se contente de répéter après tant d'autres, sans examen, l'idée que le philosophe aurait renié *Histoire et conscience de classe* par conformisme. Il ignore sereinement le processus de mûrissement philosophique de Lukács. D'ailleurs on voit mal

³² Georg Lukács, *Probleme der Ästhetik*, op. cit. p. 351.

³³ Georg Lukács, *Wie ist faschistische Philosophie in Deutschland entstanden ?*, 1982, Budapest, Akademiai Kiado, pp. 224-226 ; *Essay über Realismus*, op. cit., p. 263. Lukács cite les *Manuscrits économico-philosophiques* aussi dans son étude de 1934, *Karl Marx und Friedrich Theodor Vischer*, voir *Probleme der Ästhetik*, p. 249.

comment un auteur qui consacre trois lignes à l'*Ontologie de l'être social*, ouvrage majeur, *terminus ad quem* de l'évolution du philosophe, pourrait faire preuve d'une meilleure compréhension à son égard. Il affirme péremptoirement que dans l'*Ontologie de l'être social* « *the concept of individual autonomy is simply non-existent* » (« *le concept d'autonomie individuelle est tout simplement inexistant* »),³⁴ alors qu'il suffit de feuilleter le livre pour constater que l'épanouissement de l'individualité est l'idée centrale et la finalité de l'ouvrage. Cela montre qu'on peut écrire une biographie de 500 pages sur un auteur sans lire attentivement son œuvre maîtresse, ou même sans la lire du tout.

Un grand ouvrage théorique de Lukács qui fait presque l'unanimité contre lui est *La Destruction de la raison*. Adversaires ainsi que certains admirateurs du philosophe s'entendent pour dire que c'est un livre typiquement stalinien, et d'accuser le caractère « réducteur » de ses analyses. C'est surtout le chapitre consacré à Nietzsche, particulièrement pugnace, qui provoque l'indignation. Récemment encore un philosophe hongrois dénonçait ce chapitre, à l'occasion d'un colloque, comme l'exemple-type du « procès stalinien » à grand spectacle.³⁵

Il nous semble utile, avant de prononcer un jugement aussi sévère, de reconstituer l'histoire de ce livre. On peut aujourd'hui suivre sa genèse laborieuse grâce aux Archives-Lukács de Budapest, qui viennent de publier les deux versions antérieures à la rédaction définitive, achevée en 1952 et

³⁴ Arpad Kadarkay, op. cit., p. 465.

³⁵ Endre Kiss, *Les débuts de la réception de Nietzsche parmi les intellectuels juifs hongrois, de Diner-Dénes à Lukács*, dans le volume *De Sils Maria à Jérusalem, Nietzsche et le judaïsme. Les intellectuels juifs et Nietzsche*, édité par Dominique Bourel et Jacques Le Rider, 1991, Paris, Les Éditions du Cerf, p. 208.

publiée en 1954. La première de ces versions date d'août 1933, et porte le titre *Wie ist die faschistische Philosophie in Deutschland entstanden ?* ; la deuxième, rédigée à Tachkent pendant l'hiver 1941-1942, est intitulée *Wie ist Deutschland zum Zentrum der reaktionären Ideologie geworden ?*

Lukács a quitté Berlin peu après la victoire des nazis, en avril 1933. La première version du livre a été rédigée donc quelques mois après son arrivée à Moscou. L'idée fondamentale de *la Destruction de la raison* y est déjà présente. La question posée par Lukács avec une remarquable précocité, car à cette époque-là aucun penseur n'avait encore interrogé de façon aussi aiguë le passé allemand, était que loin d'avoir surgi ex nihilo, l'idéologie du national-socialisme aurait une longue préhistoire ; elle serait un condensé, une radicalisation et une vulgarisation de certaines thèses de l'irrationalisme, dont le poids philosophique est particulièrement fort dans la pensée allemande. Le travail généalogique entrepris par Lukács – une vraie « *archéologie des idées* » - ne reste pas sans résultat. Il démontre de façon convaincante comment certains *topoi* de la *Lebensphilosophie* (la critique de la causalité, de la légalité et du progrès et leur remplacement par la « *typologie* » et la « *morphologie de l'histoire* », l'émergence de l'idée de destin et la prééminence du mythe sur l'histoire) ont pu être assimilés, intégrés et radicalisés par la doctrine du national-socialisme. Ce travail qui consiste à détecter dans la conscience philosophique allemande la formation progressive des schémas idéologiques aptes à fournir des assises théoriques à la pensée nazie nous semble parfaitement légitime. Dans le même temps, cette version de 1933, qui est un document éloquent des funestes divisions de la gauche allemande de l'époque, porte l'empreinte d'un fort sectarisme. L'acharnement de l'auteur contre les « *sociaux-fascistes* » montre qu'il partageait sans réserve l'aveuglement du Parti

communiste allemand et du Komintern à l'égard de la social-démocratie ; à un moment donné, il fait même référence à la formule de Staline, qui en 1928 avait stigmatisé les sociaux-démocrates comme « frères jumeaux » des fascistes.³⁶ L'affirmation faite trente ans plus tard, en 1967, dans la préface de *Geschichte und Klassenbewußtsein*, que ce mot malheureux l'aurait « écœuré » s'accorde mal avec les convictions exprimées dans le manuscrit de 1933. N'ayant vraisemblablement pas présente à l'esprit cette première version de *la Destruction de la raison*, oubliée dans ses papiers, il anticipait sur la position anti-sectaire qui deviendra effectivement la sienne quelques années plus tard. Mais au moment de la rédaction, c'est-à-dire en août 1933, sa vision politique de l'Allemagne était, sans aucun doute, extrêmement sectaire. Il jetait l'opprobre sur tous les partis qui se seraient refusés à coopérer avec le parti communiste pour empêcher l'arrivée de Hitler au pouvoir, en les taxant sans discernement de collaborateurs du nazisme. Le seul choix valable était, selon lui : fascisme ou communisme ?³⁷ Peu de temps après, Lukács allait jeter aux orties cette vision simpliste pour devenir un défenseur ardent de la politique du Front populaire, bâtie sur l'unité des forces antifascistes. Aucune trace de la condamnation du « social-fascisme » ne subsistera dans ses écrits postérieurs, y compris la deuxième version de l'ouvrage consacré aux origines idéologiques du nazisme.

Le problème qui se pose est de savoir si le sectarisme politique de 1933, corrigé par la suite, ne montre pas le bout du nez ailleurs, dans les analyses philosophiques par exemple de *la Destruction de la raison*. David Pike qui s'attarde longuement dans son livre *Lukács et Brecht*, sur la version de 1933,

³⁶ Georg Lukács, *Wie ist die faschistische Philosophie in Deutschland entstanden ?*, op. cit., p. 160.

³⁷ Ibid. p. 39.

considère que le « fanatisme » de l'auteur se retrouve dans la dichotomie philosophique : rationalisme vs irrationalisme.³⁸ Il cite en renfort la diatribe de Leszek Kolakowski, selon lequel Lukács par un réflexe typiquement staliniste aurait rejeté dans *La Destruction de la raison* l'ensemble de la culture philosophique allemande, postérieure au marxisme, dans le camp de l'irrationalisme et de la réaction. « *Die gesamte philosophische Kultur Deutschlands mit Ausnahme des Marxismus* – écrit Kolakowski dans son histoire du marxisme – *wird pauschal als eine Sammlung von Hilfsmitteln verdammt, welche die Machtergreifung Hitlers im Jahre 1933 vorbereiteten. So oder so haben alle den Nazis den Weg geebnet* ». (« *L'ensemble de la culture philosophique allemande à l'exception du marxisme est reprouvé en bloc comme une collection d'expédients qui ont préparé la prise du pouvoir par Hitler en 1933. D'une manière ou d'une autre, tous ont aplani la voie aux nazis* ».)³⁹

Avant d'entrer dans la discussion de *La Destruction de la raison*, revenons un instant à la première version du livre. Il existe effectivement dans le tableau philosophique brossé par Lukács en 1933 des excès et des dérapages dus à ses vues politiques. Il suffit de citer à titre d'exemple la tendance à découvrir même chez des philosophes comme Nicolai Hartmann ou Ernst Cassirer un infléchissement dans la direction d'un « *lebensphilosophisch gefärbten Neuhegelianismus* »⁴⁰ (« un néo-hégélianisme teinté de philosophie de la vie ») alors qu'au moins le premier de ces penseurs, absolument imperméable aussi bien à la « philosophie de la vie » qu'au courant « néo-hégélien » de

³⁸ David Pike, op. cit., p. 86.

³⁹ Leszek Kolakowski, *Die Hauptströmungen des Marxismus*, vol. 3, 1979, München, Piper, p. 311.

⁴⁰ Georg Lukács, op. cit., p. 194.

l'époque, représenté par Glockner, R. Kroner, etc., s'orientait au contraire vers une ontologie réaliste. Et sa méfiance à l'égard du libéralisme allait jusqu'à reléguer Croce dans le camp d'une « *pseudo-opposition* » (*Scheinopposition*) contre le fascisme,⁴¹ la seule véritable étant celle des communistes.

Revenant à *la Destruction de la raison*, il faut remarquer que cette grande entreprise d'établir la généalogie de la *Weltanschauung* nazie ne se ressent pas du sectarisme politique professé par l'auteur en 1933.⁴² L'identifier à un procès de type « *stalinien* », revient à ignorer sa substance. Les adversaires de *La Destruction de la raison* – Leszek Kolakowski, David Pike, Arpad Kadarkay, Bedeschi, sans oublier Th. W. Adorno – n'ont pas réussi à ébranler les assises philosophiques du livre. Pire : ils n'ont même pas entamé un véritable examen de ses thèses fondamentales. L'affirmation susmentionnée de Kolakowski, selon laquelle Lukács aurait rejeté dans le camp de l'irrationalisme la totalité des courants philosophiques non-marxistes est en contradiction avec la démarche même du livre. Lukács n'attribue par exemple à aucun moment au néo-kantisme de l'école de Marburg (celui

⁴¹ Ibid. p. 238.

⁴² Lors de sa conférence donnée aux Rencontres Internationales de Genève en 1946, Lukács avait indiqué sans ambiguïté le tort porté au combat antifasciste par le « *faux dilemme* » : fascisme ou bolchevisme ? Les critiques de « *gauche* » de *la Destruction de la raison* (de Isaac Deutscher à Bela Fogarasi) ont même reproché au livre le fait d'avoir mis au centre des analyses le conflit entre rationalisme et irrationalisme (et non celui entre matérialisme et idéalisme, disait Fogarasi), et de faire ainsi des concessions indues au rationalisme bourgeois et à sa respectabilité (I. Deutscher). Ils n'ont pas manqué de relever la connexion entre le combat pour le rationalisme et celui pour la démocratie chez Lukács et de déplorer l'occultation du point de vue « *classe contre classe* ». (cf. Isaac Deutscher, *Lukács critique de Thomas Mann*, dans *Les Temps Modernes*, juin 1966, p. 2260, et Bela Fogarasi, *Der revisionistische Charakter einiger philosophischen Konzeptionen von Georg Lukács*, dans le volume cité, *Georg Lukács und der Revisionismus*, pp. 317-320).

de Cohen ou de Cassirer), dont l'idéalisme philosophique est patent, une tendance irrationaliste. En corrigeant son jugement superficiel de 1933, il n'attribue pas non plus à Nicolai Hartmann le moindre clin d'œil à la *Lebensphilosophie* ; au contraire, il souligne la singularité de la position du philosophe berlinois, favorable à la dialectique hégélienne, bien que, par ailleurs, il n'oublie pas de critiquer sa thèse sur le caractère inassimilable par l'apprentissage de la dialectique. L'irrationalisme non plus n'est pas traité en bloc. Lukács prend le soin d'y distinguer différentes tendances. Il sépare par exemple Husserl de sa postérité qui subit l'influence de la *Lebensphilosophie* (de Scheler à Heidegger) et le néo-kantisme de Rickert et Windelband de celui qui penche vers la même philosophie de la vie de Simmel.

On chercherait en vain chez les adversaires du livre une confrontation avec son argumentation philosophique. Leszek Kolakowski se contente d'affirmer à propos du concept d'irrationalisme de Lukács : « ...überaus verschwommen, unbestimmt und phantastisch weitgefaßt » (« ... tout à fait indistinct, vague et prenant une extension fantastique »).⁴³ Il n'oppose pas la moindre contre-argumentation plausible aux analyses de la genèse et de la structure d'un des plus puissants mouvements de la pensée moderne. Lukács a brossé un vaste tableau historique de la période ouverte par la Révolution française, en examinant les mutations qui ont eu lieu à l'intérieur de l'idéalisme classique allemand avec le passage de Schelling de la première à la deuxième philosophie, avec l'orientation de Fichte dans sa phase tardive vers l'irrationalisme, avec la fulminante réaction de Schopenhauer contre ses prédécesseurs – Schelling, Hegel, Fichte – et l'identification qu'il opère entre la chose en soi kantienne et le principe irrationnel de *volonté*, avec le surgissement de

⁴³ Leszek Kolakowski, *ibid.*

Kierkegaard et de sa polémique contre la dialectique hégélienne, etc. Lukács proposait donc une vaste herméneutique de la pensée moderne, en cernant de près l'unité et la spécificité du courant irrationaliste. Ses adversaires ont préféré « liquider » le livre avec des jugements expéditifs. (Arpad Kadarkay se contente avec des formules du type : « *The book is a historical document on the intellectual miscarriages in Stalin's time* » (« *Le livre est un document historique sur les égarements intellectuels à l'époque de Staline* »), « *(a) silliest, Stalinist tract* » (« *un tract stupide, stalinien* »).⁴⁴ Aucun d'eux ne prend pas la peine de discuter son argumentation (dont les résultats pourraient s'avérer contestables, mais il faut le démontrer en plaçant le débat au niveau philosophique de Lukács et non au niveau des formules polémiques).⁴⁵

Dans *Une réconciliation extorquée*, texte par excellence polémique, Adorno consacre un passage méprisant à *la Destruction de la raison*. Il y reproche à l'auteur l'occultation du fait que les courants irrationalistes « expriment, face à l'idéalisme académique, la révolte contre cette réification de l'existence et de la pensée, dont la critique était justement devenue l'affaire de Lukács ». ⁴⁶ Mais en parlant de Simmel ou de Heidegger, Lukács ne passe pas sous silence leur critique de la réification. « *Das eigentlich Interessante am Philosophieren Heideggers* » – écrit-il – « *ist nun die äußerst detaillierte Beschreibung dessen, wie "der Mensch", das tragende Subjekt des Daseins, "zunächst und zumeist" in*

⁴⁴ Arpad Kadarkay, op. cit., p. 421.

⁴⁵ Nous avons exposé plus longuement notre point de vue à propos de ce livre dans le texte « *La Destruction de la raison* » trente ans après, publié dans *Réification et utopie. Ernst Bloch & Georg Lukács un siècle après*. Actes du colloque Goethe Institut, Paris 1985, pp. 162-181; trad. allemande, dans le volume *Verdinglichung und Utopie*, 1987, Frankfurt, Sandler pp. 93-111.

⁴⁶ Theodor W. Adorno, op. cit., p. 172.

dieser Alltäglichkeit sich zersetzt, sich selbst verliert ». (« Ce qui est à vrai dire intéressant dans la philosophie de Heidegger est donc la description extrêmement détaillée de la façon dont "l'homme", le sujet porteur de l'être-là "en premier lieu et le plus souvent" se désintègre dans cette quotidienneté et se perd lui-même »).⁴⁷ La différence par rapport à Adorno est qu'il ne se laisse pas séduire par l'anti-académisme et le non-conformisme de certains penseurs irrationalistes (Nietzsche, en particulier) ; son attention se concentre sur l'analyse de la sublimation « ontologique » de la réification, donc sur le travestissement métaphysique d'un phénomène éminemment historico-social. C'est dans ce sens que Lukács s'attarde sur l'ambition de Simmel, continuée selon lui par Heidegger, de « donner au matérialisme historique un soubassement » (psychologique, voire métaphysique).⁴⁸ La boutade d'Adorno que dans *la Destruction de la raison* se manifesterait « la destruction de la raison de Lukács lui-même » peut faire sourire si on se rappelle que lui-même rattachait non seulement Bergson, mais aussi l'« intuition d'essence » (la fameuse *Wesensschau*) de Husserl à l'irrationalisme de la « société bourgeoise tardive » et que dans ses attaques contre Heidegger, il n'hésitait pas à établir l'équation : l'Être = le Führer.

Curieusement, c'est Sartre qui, en dépit de sa polémique avec Lukács, semble favorablement impressionné par *La Destruction de la raison*. Simone de Beauvoir ayant envoyé *Les Mandarins* au philosophe, avait reçu le livre en échange.⁴⁹

⁴⁷ Georg Lukács, *Die Zerstörung der Vernunft*, 3 Auflage, 1984, Berlin & Weimar, Aufbau Verlag, p. 397.

⁴⁸ Georg Simmel, *Philosophie des Geldes*, 3 Aufl. München-Leipzig, p. 8 ; Georg Lukács, op. cit. p. 399.

⁴⁹ En la remerciant le 10 octobre 1955 pour l'envoi du roman, Lukács rappelait à sa correspondante les « intéressantes conversations » qu'il avait eues avec elle et Sartre à Helsinki. Neuf ans plus tard, le 22 septembre 1964, Lukács

Un écho de la réaction de Sartre se trouve dans son article *Le réformisme et les fétiches*, paru en février 1956 dans *Les Temps Modernes*. Parlant des philosophes marxistes auxquels revenait la mission « *de tourner les dernières philosophies bourgeoises, de les interpréter, d'en briser la coquille, de s'en incorporer la substance* », Sartre citait avec approbation deux exemples, Tran Duc Thao et Lukács. A propos du dernier, il écrivait : « ... *le seul qui tente en Europe d'expliquer par leurs causes les mouvements de pensée contemporains, c'est un communiste hongrois, Lukács, dont le dernier livre n'est même pas traduit en français* ». ⁵⁰ Il ne fait pas de doute qu'il s'agit de *La Destruction de la raison*.

Les adversaires du livre, rebutés par les marques de l'époque – guerre chaude et froide – ont tort de le condamner d'avance, sur la seule base du langage, qui, certes, a son importance. Il faut se casser les dents au noyau philosophique de *La Destruction de la raison* avant d'en conclure purement et simplement à la stalinisation de la pensée. Les analyses réductrices peuvent jouer dans les deux sens.

Ainsi que nous le rappelions plus haut, *Le jeune Hegel*, livre écrit à peu près à la même époque que les diverses versions de *la Destruction*, n'a pu voir le jour en Union Soviétique. Lukács y défendait la thèse que la pensée de Hegel donnait une expression philosophique positive à la période historique inaugurée par la Révolution française, alors que les jdanovistes y voyaient au contraire la réaction aristocratique allemande contre cette même révolution. (Encore en 1950,

allait écrire à Sartre pour le remercier de la publication par *Les Temps Modernes* d'un de ses essais ; il lui proposait par la même occasion un texte sur Soljenitsyne, car il appréciait le soutien que la revue apportait à l'écrivain russe. Des copies de ces lettres se trouvent aux Archives-Lukács de Budapest.

⁵⁰ Jean-Paul Sartre, *Le réformisme et les fétiches*, *Situations VII*, 1965, Gallimard, pp. 111-112.

l'Encyclopédie Soviétique présentait Hegel sous cette lumière). La consubstantialité des deux ouvrages est évidente ainsi que leur écart par rapport aux thèses en cours dans le mouvement communiste international. D'ailleurs les attaques orchestrées contre le « révisionnisme » de Lukács prenaient pour cible aussi bien *la Destruction* que *Le jeune Hegel*. C'est le cas de l'article *Der revisionistische Charakter einiger philosophischer Konzeptionen von Georg Lukács*, publié en 1959 par la revue officielle du Kominform, *Problèmes de la paix et du socialisme*, et reproduit sous le même titre dans le volume *Georg Lukács und der Revisionismus*. Le signataire de l'article est Bela Fogarasi, cité plus haut, ancien compagnon de lutte de Lukács, et auteur d'un traité marxiste de logique.

On peut trouver une réaction du philosophe à ces attaques (Elemer Balogh, entre autres, avait publié en 1958 une critique véhémement de *la Destruction*, intitulée *Zur Kritik des Irrationalismus*) dans une lettre de Lukács à son traducteur italien, Renato Solmi : « *Les sectaires se sont montrés, bien sûr, scandalisés du fait que le dogme de Jdanov sur l'opposition entre matérialisme et idéalisme comme seul objet de l'histoire de la philosophie – dogme tenu par eux en odeur de sainteté – ait été bafoué et ils ont essayé – à travers les falsifications les plus grossières de citations – de démontrer le caractère "révisionniste" du livre* ». Et le philosophe rappelait en guise de commentaire les paroles de Dante à Virgile : « *Non raggionam di lor, ma guarda e passa* ». ⁵¹

Lukács n'avait pas tort de dire que depuis *les Thèses Blum*, il n'a cessé de « *lutter pour la démocratie dans le communisme* ». Après son retour de l'URSS, pendant la période 1945-1948, il a plaidé la cause d'une transformation évolutive de la société ; il n'envisageait pas l'abolition

⁵¹ Nous avons cité cette lettre dans notre texte sur *La Destruction de la raison* ; voir note 45.

immédiate du capitalisme et préconisait une longue transition « *organique* » d'une forme de société à l'autre. L'éclatement de « *l'affaire Lukács* » en 1949 – complaisance à l'égard de la littérature bourgeoise, « cosmopolitisme », sous-estimation du réalisme socialiste soviétique – coïncidait avec l'introduction des pratiques dictatoriales sur une grande échelle et avec le procès Rajk.

En juin 1956, Lukács préside les séances du cercle Petöfi, y fait des interventions remarquées, poursuit ses attaques contre les graves erreurs doctrinales et contre la perversité de la pratique politique du stalinisme dans des conférences (sa conférence *Le combat entre progrès et réaction dans la culture contemporaine*, prononcée en juin 1956 à Budapest est reproduite par le numéro de septembre de la revue *Aufbau*) et dans la presse. Il soutient que la stratégie du mouvement communiste ne doit pas être déterminée par une traduction mécanique dans la pratique de la opposition fondamentale entre socialisme et capitalisme, mais par la prise en compte des contradictions spécifiques à chaque période historique ; la montée du fascisme dans les années vingt, par exemple, avait fait apparaître sur le fond de la contradiction fondamentale, une autre contradiction, plus aiguë, plus pressante. C'est l'opposition entre le fascisme et l'antifascisme. Le déclenchement de la guerre froide, après la seconde guerre mondiale, aurait de même fait apparaître au premier plan la contradiction entre les forces de guerre et celles de paix. Dans les deux cas, le camp du progrès impliquait de nombreuses forces extérieures au communisme : militants de la social-démocratie, de l'Église, des couches de la bourgeoisie. Ces thèses provoquaient la colère des autorités communistes et déclenchaient une vaste opération de répression idéologique.⁵²

⁵² Le volume déjà cité, édité en 1960 en RDA, *Georg Lukács und der Revisionismus*, en porte témoignage.

Une incompatibilité de fond se dessine : le philosophe concevait la démocratie populaire comme « *un socialisme qui naît de la démocratie* », alors que les tenants officiels voulaient « *instaurer le communisme par des moyens dictatoriaux* » ; pour ces derniers, la démocratie populaire était « d'emblée une dictature » et « d'emblée aussi cette espèce de socialisme vers lequel elle a évolué au lendemain de l'affaire Tito ». ⁵³

Loin d'être des prises de position circonstanciées, les attaques de Lukács contre le stalinisme étaient fondées sur des raisons philosophiques profondes dans lesquelles l'héritage hégélien du marxisme jouait un grand rôle. C'est en s'appuyant sur les catégories de médiation, de particularité (champ de déterminations intermédiaires entre la singularité et l'universalité), d'universel concret, qu'il exige une pratique politique qui rejetant les dichotomies abstraites et les schémas, s'adapte à la complexité du réel. S'il reconnaissait à Staline des capacités de tacticien, il ne cessait de mettre en cause l'assujettissement de la réflexion théorique aux besoins immédiats comme une de ses principales erreurs. La stratégie du mouvement n'était plus définie par la prise en compte de la totalité du processus historique, avec ses tendances principales et avec la multiplicité de ses contradictions spécifiques, mais en fonction d'exigences tactiques, élevées au rang d'universel contraignant. En exemple, Lukács citait souvent la raison théorique fournie par Staline pour justifier le pacte germano-soviétique (auquel lui-même ne niait une certaine légitimité tactique). La guerre entre l'Allemagne et la coalition anglo-française était considérée une guerre entre pays impérialistes, tout comme la première guerre mondiale. Le mot d'ordre devait donc être identique : « transformer la guerre

⁵³ Georg Lukács, *Pensée vécue. Mémoires parlés*. op. cit., pp. 160-161 et 174-175.

impérialiste en guerre civile ». C'est cette position dogmatique et à courte vue qui a eu des conséquences désastreuses pour le mouvement communiste dans les pays concernés.

Dans ses conversations avec Istvan Eörsi et Erzsébet Vezér, Lukács caractérisait le stalinisme comme un « hyper-rationalisme ». ⁵⁴ Staline et ses partisans, qui voulaient enfermer le processus historique dans un schéma, éliminaient par un coup de force la multiplicité des médiations ; ils ignoraient avec une suffisance aveugle l'inégalité dans le développement des différents complexes sociaux et le caractère non-rectiligne de l'histoire, sa marche par définition ouverte, tâtonnante et imprévisible, qui s'accommode mal avec la clôture et le monolithisme. Pendant les quinze dernières années de sa vie, Lukács s'est attaché à rendre les communistes conscients du danger que représentaient les lourdes séquelles du stalinisme. Après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du pacte de Varsovie, il déclare dans une conversation avec Bernie Taft, communiste australien, que les dirigeants soviétiques sont de « stupides amateurs », qui ont discrédité pour longtemps « l'attraction du communisme », et ajoutait sarcastiquement que par son action, Brejnev avait rendu Nixon président des États-Unis. ⁵⁵

Une assertion souvent répétée veut que l'attachement de Lukács au marxisme et l'imbrication de son existence dans l'histoire du communisme international imposent nécessairement des limites sévères à sa critique du stalinisme. Son implication idéologique et physique l'empêcherait de mesurer dans toute son ampleur la catastrophe historique des sociétés dites du « socialisme réel ». Même un commentateur qui veut rendre justice à l'attitude anti-stalinienne du

⁵⁴ Ibid. p. 145.

⁵⁵ Bernie Taft, *Testament of Georg Lukács*, *Australian Left Review*, September 1971, p. 45, cité d'après Arpad Kadarkay, op. cit. p. 461.

philosophe reprend à son compte cette thèse. Tout en considérant que « *Lukács blieb stets der Wahrheit mehr verpflichtet als der Macht* » (« *Lukács resta toujours plus obligé envers la vérité qu'envers le pouvoir* »), Detlev Claussen trouve que sa critique du stalinisme « *die objektive Unvernunft des Realsozialismus verkleinert* » (« *minimisa l'absence objective de raison dans le socialisme réel* »). Claussen y décèle une tendance à « *rationaliser* » l'histoire du stalinisme, ce qui mène à une certaine « *idéalisation de la forme de société... qui est liée au nom de Staline* » (« *Idealisierung der Gesellschaftsform... die mit dem Namen Stalin verknüpft ist* »).⁵⁶

Craignant qu'une attitude plus radicale pourrait mettre en cause son propre passé, Lukács a-t-il sciemment atténué la critique des sociétés de type stalinien ou néo-stalinien ? Ou bien, au contraire, sa connaissance directe du stalinisme, dans les pièges duquel lui-même était parfois tombé et dont d'autres fois il avait été la victime, a-t-elle conféré à sa critique un acharnement qui n'exclut pas la pertinence et la lucidité ? Essayons d'y voir un peu plus clair en nous rapportant aux faits.

Prenons l'exemple des procès de Moscou. Persuadé que l'action de l'opposition mettait en péril la stabilité de la société soviétique à un moment où la menace hitlérienne se profilait à l'horizon, Lukács, loin de les désapprouver – et il ne s'en cache pas – les a d'une certaine façon considérés comme inévitables. Conscient qu'on peut lui reprocher son « *aveuglement* » – ces sinistres parodies nuisaient à la gauche communiste, cela ne faisait pas de doute pour lui – il exigeait qu'on se place dans le contexte de l'époque pour juger son attitude. Devant les

⁵⁶ Detlev Claussen, *Blick zurück auf Lenin*, introduction au volume *Georg Lukács, die Oktoberrevolution und Perestroika*, hrsg. von Detlev Claussen, 1990, Frankfurt am Main, pp. 30-33.

campagnes menées par les nazis contre l'Union Soviétique, il pensait à l'instar d'autres émigrés, réfugiés à Moscou, qu'il ne fallait rien entreprendre de ce qui aurait pu affaiblir le pouvoir en place, le seul à leurs yeux capable de faire barrage à Hitler.⁵⁷ C'est une attitude qui, pour si injustifiée qu'elle soit, est pensable. Il suffit de rappeler que des esprits aussi différents que Maurice Merleau-Ponty, Klaus Mann ou Isaac Deutscher ont, chacun à sa manière, fait appel à la situation internationale du moment pour expliquer, sinon approuver, la volonté de Staline de mater l'opposition interne.

Par analogie avec le procès de Danton et de son groupe, Lukács pensait que la menace des acquis de la révolution fonctionnait comme un argument plausible pour excuser les pires violations du droit : *« Je considérais ces procès comme des abominations – disait-il à ses deux interlocuteurs, Istvan Eörsi et Erzsébet Vezér, en 1971 – mais je me consolais en me disant que nous étions du côté de Robespierre, quand bien même le procès de Danton, si l'on se place sur le terrain de la légalité, n'ait pas été bien meilleur que celui de Boukharine. Mon autre consolation, et c'était un facteur décisif, consistait à me dire que le problème essentiel de l'époque était d'abattre Hitler. Ce n'était pas de l'Occident que l'on pouvait attendre cette liquidation, mais des seuls Soviétiques (à plusieurs reprises, Lukács va évoquer dans ce contexte l'attitude de Chamberlain et Daladier à Munich, afin de justifier à posteriori son diagnostic de 1936-1937 – n.n. N.T.) Et il n'y avait pas d'autre puissance antihitlérienne que Staline »*⁵⁸

La publication récente de certains documents, comme la sténogramme d'une réunion des écrivains antifascistes allemands, membres du parti, qui a eu lieu à Moscou entre le 4

⁵⁷ Georg Lukács, *Marxismus und Stalinismus*, pp. 163 et 236 ; *Pensée vécue. Mémoires parlées*, pp. 148-152.

⁵⁸ *Pensée vécue...* p. 148.

et le 9 septembre 1936, quelques semaines après la fin du procès de Zinoviev et Kamenev, montre que Lukács s'est plié, comme les autres, au rituel stalinien des grands déballages idéologiques faisant suite aux actions répressives du régime. Son intervention est ponctuée par des appels à la « vigilance » révolutionnaire (« vigilance compliquée » car les ennemis n'osaient plus se présenter à visage découvert) et à la « liquidation des nuisibles » (malheureuse expression !) ce qui montre que dans le climat de peur qui régnait après le verdict, il savait se comporter en stalinien orthodoxe. L'était-il en réalité ? Si on trouve dans son discours des règlements de compte avec des adversaires littéraires prolongeant, selon lui, la ligne sectaire de la RAPP, s'il n'oublie pas de stigmatiser Zinoviev (il faut rappeler qu'il le détestait depuis l'époque où celui-ci, secrétaire général de l'Internationale communiste, protégeait Bela Kun, son adversaire de longue date), il exprime aussi le souci sincère de cohérence idéologique dans la ligne antifasciste du Front populaire.⁵⁹

Une autre décision de Staline qui n'a pas été désapprouvée par Lukács est le pacte germano-soviétique. Il l'avait considéré à l'époque comme une action habile, destinée à contraindre les puissances occidentales, louvoyantes, à faire front commun avec l'Union Soviétique contre le nazisme. La façon dont se sont déroulés par la suite les événements aurait rendu justice, affirmait Lukács, à cette action de Staline, même si, ainsi que nous l'avons vu, non seulement il n'avait pas cautionné sa justification idéologique, mais l'avait considérée comme un

⁵⁹ Georg Lukács/ Johannes R. Becher/ Friedrich Wolf u.a. *Die Säuberung*, Moskau, 1936 : *Stenogramm einer geschlossenen Parteiversammlung*, hrsg. von Reinhard Müller, 1991, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, pp. 184-197. Victor Serge qui a rencontré Lukács à Moscou dans les années trente, écrit dans ses *Mémoires d'un révolutionnaire* que le philosophe lui a laissé l'impression de quelqu'un qui « vivait courageusement dans la peur ». (p. 204)

exemple type de manipulation de l'histoire à des fins purement tactiques.

Malgré une existence difficile à l'intérieur du mouvement communiste, – attaques dans la presse, prison, déportation et « affaires Lukács » – le philosophe n'a pas mis ouvertement en cause le stalinisme qu'à partir de l'été 1956, quelques mois après le XXe Congrès du PCUS. C'est un fait. En septembre 1946, il défendait encore aux Rencontres Internationales de Genève, « *l'esprit de 1941* », en d'autres termes l'alliance des forces démocratiques – de la Grande Bretagne, des États-Unis et de l'Union Soviétique – contre le fascisme. Cette attitude se situait dans la suite logique de son credo démocratique, anti-sectaire, existant en germe dans les *Thèses Blum* de 1928. Mais le déclenchement de la guerre froide qui devait enterrer bientôt « *l'esprit de 1941* », allait rejeter aussi Lukács dans les pièges du manichéisme stalinien auquel il apportera son grain de sel. La postface à *la Destruction de la raison*, écrite en 1953 en est un exemple. On y voit Lukács défendre dans le meilleur style de la guerre froide la politique de l'Union Soviétique (y compris la guerre de Corée ou « l'affaire Lyssenko »), dénoncer l'idéologie pro-américaine et célébrer le grand mouvement pour la paix.⁶⁰ On sait pourtant, si l'on en

⁶⁰ La violence de ce texte ne peut pas être comprise en dehors du contexte de l'époque. Le maccarthysme intellectuel qui sévissait aux États-Unis, la radicalisation anti-communiste d'une certaine élite de l'intelligentsia européenne, de Camus à Mauriac et de Jaspers à Denis de Rougemont, ont poussé Lukács à durcir symétriquement sa position. Particulièrement sensible à l'identification sommaire des réalités du monde soviétique et des pratiques staliniennes avec le « *totalitarisme marxiste* », donc à la mise en cause à travers le stalinisme de la pensée communiste en général, il réagissait en se rangeant sans réserves derrière la bannière de son camp comme le montrent ses critiques et ses attaques tous azimuts contre les idéologues du monde occidental, de James Burnham et Arthur Koestler à Raymond Aron, et de Malraux à Silone. Les simplifications et les excès de langage de cette postface, datée janvier 1953, rendent bien compte du climat

croit ses témoignages ultérieurs, que le ver était dans le fruit. « L'affaire Lukács » de 1949-50, les pressions et les vexations dont il était l'objet (on allait le contraindre entre autres à une deuxième « autocritique »), et tout particulièrement le procès de Laszlo Rajk allaient préparer le terrain pour une radicalisation qui éclatera au grand jour avec ses premières interventions dans le cercle Petőfi en été 1956.

À partir de 1956 et en dépit des menaces qui ne cessent de peser sur lui, et des vexations subies, Lukács multiplie les textes consacrés à l'analyse du stalinisme. Ces textes concernent aussi bien la pratique que la *Weltanschauung* stalinienne. Il s'obstine, nous l'avons vu, à déceler les fondements idéologiques des actes de Staline. Cela peut paraître dérisoire. Des millions d'êtres humains ont péri, victimes du petit père des peuples. Est-ce vraiment intéressant de connaître la « philosophie » du bourreau ? C'est ignorer la formidable puissance de l'appareil idéologique mis en place par Staline. Seuls ceux qui ont vécu en Union Soviétique ou dans les pays de l'Est connaissent la pression morale à laquelle chaque citoyen était quotidiennement soumis jusque dans les actions les plus innocentes. La répression physique allait de pair avec la répression de la pensée. Staline a réellement créé un « *homme nouveau* », qui lui a survécu. C'était la mission d'un philosophe de s'attaquer à la *forma mentis* du stalinisme, et surtout la mission d'un philosophe qui, en dépit de son intelligence, de son érudition et de sa foi sincère dans la cause du socialisme, n'a pu échapper totalement à l'emprise de cette formidable perversion de la pensée marxiste et de la pensée tout court.

de guerre froide de l'époque. Seuls parmi les intellectuels occidentaux, des gens comme Karl Barth ou Jean-Paul Sartre, lui inspiraient de la sympathie. La réponse de ce dernier à Camus dans la polémique autour de *L'homme révolté* avait pour Lukács une valeur exemplaire.

D'autre part on ne peut s'empêcher de reconnaître à Lukács une lucidité prémonitoire en ce qui concerne le socialisme « réel ». Dans son ouvrage *Socialisme et démocratisation*, rédigé dans les mois qui suivent l'écrasement du Printemps de Prague, il dénonce le caractère artificiel et l'irréalisme foncier des sociétés mises en places dans les pays de l'Est. Les dysfonctionnements, les absurdités de la planification autoritaire, les distorsions entre les différents secteurs de la vie sociale, l'apathie et la passivité auxquelles sont réduites les plus larges couches de la population, la manipulation de l'opinion publique, rien n'est passé sous silence. Dans la même veine, mais dans le domaine de la critique littéraire, Lukács consacre deux études à Soljenitsyne, la première en 1964, la seconde en 1969 ; elles seront réunies en 1970 dans un petit livre. Il est ainsi le premier critique contemporain à souligner la valeur historique et universelle du rejet du stalinisme, porté à l'expression littéraire par le grand romancier.

Le mur de Berlin n'a pas enseveli sous ses décombres l'œuvre de Lukács. Vaste entreprise de renouvellement du marxisme, en grande partie sur la base d'une expérience sociale et politique se réclamant de l'auteur du *Capital*, cette œuvre, incontestablement marquée par les convulsions du mouvement communiste, est une construction théorique trop solide pour être expédiée par des formules polémiques et des jugements hâtifs, qu'on partage ou non ses conclusions philosophiques.

Le dernier grand ouvrage de Lukács *Zur Ontologie des gesellschaftlichen Seins* est inspiré par la conviction qu'une régénération de la praxis socialiste passe inévitablement par la rupture avec le marxisme figé, qui avait cautionné par son nécessitarisme et par son « économisme », aussi bien l'opportunisme de la social-démocratie avant la première guerre mondiale, que, sur un autre plan, le stalinisme. Lukács y propose de restituer à la politique, au droit, à la moralité, à

l'éthique la place qui leur revient dans la topographie de la société, en démontrant que la densité et la complexité du tissu social excluent toute codification à partir de normes abstraites. Gigantesque entreprise historique de réglementation autoritaire de la vie sociale, le stalinisme n'est pas une incarnation du marxisme, mais sa perversion théorique et pratique.

Projetant de couronner sa réflexion sur la société par une *Éthique*, restée malheureusement sous forme de fiches préparatoires, il revenait obstinément sur le stalinisme comme tentative d'abolir par la force les critères moraux et éthiques en soumettant la vie sociale à une codification juridique imposée d'en haut. Il rappelait dans ce contexte la vision prémonitoire de Hegel. Critiquant le caractère abstrait de la morale kantienne, le grand philosophe attirait l'attention sur l'impossibilité de déduire l'action morale à partir de critères purement logiques (cf. l'exemple kantien du dépôt, analysé dans l'essai sur le droit naturel). Lukács s'appuyait sur la fameuse démonstration hégélienne pour réagir contre toute tentative d'homogénéiser artificiellement un tissu par définition hétérogène et de sacrifier le concret socio-historique à des schémas fabriqués par l'entendement abstrait.⁶¹

L'ontologie de la vie sociale, dans la vision de Lukács, se traduit *in politicis* par un mélange d'inflexibilité et de souplesse ; si les pesanteurs de l'histoire, ses contradictions et ses détours, exigent une grande flexibilité dans l'élaboration de la tactique et de la stratégie politiques pour pouvoir prendre en compte toute la multiplicité des médiations, l'horizon permanent de l'action ne peut être autre que la libre

⁶¹ Georg Lukács, *Prolegomena zur Ontologie des gesellschaftlichen Seins*, op. cit., p. 309. Le stalinisme était directement visé par une utilisation *sui generis* de la critique du dialecticien Hegel contre le dogmatisme kantien.

autodétermination des individus, *telos* dernier de la vie sociale.

Dans le concept de *Gattungsmäßigkeit für sich* (la spécificité du genre humain pour-soi), Lukács fait converger toutes ces aspirations vers la pleine autonomie de l'individu et vers l'épanouissement de la personnalité, tout en soulignant que rien ne peut se faire sans la prise en compte de la *Gattungsmäßigkeit an sich* (la spécificité du genre humain en-soi), donc de l'état actuel de la condition humaine. Réaliser le difficile équilibre entre l'hétéronomie et l'autonomie du sujet est resté jusqu'à la fin la hantise et l'idée-force de sa pensée. Un anti-utopisme foncier ne l'empêchait pas de croire à l'émancipation du genre humain.